

Chansons, traditions, us et coutumes du peuple russe

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **22 (1917)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chansons, traditions, us et coutumes du peuple russe

Par J.-E. HILBERER, professeur à Odessa



La chanson est aussi vieille que le monde. Chanter est aussi naturel à l'homme que rire ou pleurer. Avant qu'on ne fit des odes, des élégies, des épopées ou des tragédies, on chantait des chansons. La chanson est le premier essai musical et littéraire des peuples enfants. Beaucoup de nations n'ont pas une littérature écrite; mais il n'est pas de peuple, pas de horde, pas de tribu, si étrangère soit-elle à toute culture, qui n'ait sa ou ses chansons.

Si nous tournons nos regards vers les peuples slaves et surtout vers la Russie, nous remarquerons d'emblée que la poésie populaire des Russes, comme du reste celle des autres peuples de notre race, se divise en deux grandes catégories: la poésie lyrique et la poésie épique. Les chansons de la première catégorie sont souvent plus anciennes que les plus vieux chants de la seconde; elles ont conservé plus fidèlement le reflet des croyances primitives.

D'autre part l'histoire des Slaves est beaucoup plus pauvre en souvenirs littéraires que celle des autres peuples indo-européens. Chez eux point d'*Eddas*, point de *Nibelungen* où leurs conceptions mythologiques aient été retracées. Pour en retrouver les éléments épars, il faut donc compulser les vieilles chroniques, il faut étudier particulièrement les contes, les légendes et les chansons qui abondent chez les Slaves et qui sont en quelque sorte le reflet de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur vie à travers les âges. Jamais peuple ne posséda une plus belle et une plus riche poésie populaire. Et ce trésor fut gardé comme un talisman et transmis fidèlement de génération en génération. Aussi, pendant les cinquante dernières années les savants se sont-ils appliqués avec succès à donner un système qui nous permet de nous en faire au moins une idée générale.

Cette mythologie paraît bien inférieure à celle de l'Asie pour l'originalité et la profondeur des conceptions, ainsi que pour la perfection et l'élégance de la forme. Il ne faut pas oublier que les Slaves furent avec les Germains et les Lithuaniens les derniers venus de la grande famille européenne. De là, le caractère aryen de leur mythologie et ses affinités avec le mythe germain et lithuanien. Puis, le Slave dans ses pérégrinations incessantes entre le Danube et le Don, se trouva constamment en contact immédiat avec la nature, de sorte que ses croyances mythiques reposèrent sur le culte symbolique des phénomènes matériels. A l'instar des Irans et des autres Aryens, il célébra avant tout *Dajbog*, le dieu du soleil, principe de la lumière, de la chaleur, de la fertilité, de la vie ; *Péroune*, le dieu du tonnerre et de la guerre, le vainqueur des tempêtes et des mauvais génies ; *Morana*, la déesse de la mort et de l'hiver ; *Lada*, la femme de *Dajbog* et par conséquent la déesse de l'amour. A côté de ces divinités supérieures, existe un monde occulte, rempli de forces non moins mystérieuses. Ce monde de génies est revêtu, dans les chants populaires des Slaves-Russes de couleurs et de formes beaucoup plus poétiques, sans doute parce qu'il touchait de plus près à l'individualité humaine. C'est que l'imagination des Russes est excessivement vivace. D'une crédulité enfantine, ils aiment les histoires merveilleuses et fantastiques. Ils croient à l'existence des esprits, des fées, des ondines, des sorciers. Les esprits domestiques ont la peau velue, ils prennent quelquefois une forme humaine et apparaissent souvent sous les traits d'un ramoneur. Les bons esprits, — les dieux lares du foyer — protègent particulièrement la fille de la maison, le bétail et les chevaux ; (1) les mauvais esprits tapagent toute la nuit et empêchent les gens de dormir. Les vampires sont une variété de mauvais esprits. Fils du diable et d'une sorcière, ils se montrent sous l'extérieur d'un méchant homme. A leur mort, ils s'échappent des cimetières et ils viennent pendant la nuit sucer le sang de ceux qu'ils trouvent endormis.

Les *roussalkas*, nymphes des eaux et des bois, s'ébattent au clair de la lune, aux bords des fleuves et des rivières. Recouvertes seulement de plantes aquatiques ou d'un léger tissu, elles s'asseyent sur le gazon et peignent leurs longues tresses vertes. Elles ont une analogie frappante avec les elfes de la mythologie allemande et avec

(1) Le dieu lare du foyer, le *domovoï* ou *diédouchka* est généralement un vieillard à longue barbe grise. *Domovoï* vient de *dom* = maison ; *diédouchka* diminutif de *dièd* = aïeul.

les valkyries des traditions scandinaves. Elles habitent des palais de cristal, des grottes de coquillages, d'où jaillissent les sources qui alimentent les fontaines. La lumière du soleil pénètre à travers les ondes jusqu'au fond de leurs demeures enchantées. A la Pentecôte, les roussalkas se retirent dans les forêts et se suspendent en riant et en jouant aux branches flexibles des arbres.

Ces ondines se montrent, dit-on, très désireuses du baptême chrétien, car ce sont de pauvres âmes de noyés ou d'enfants morts sans sacrements. Si au bout d'un certain nombre d'années elles n'ont rencontré personne qui les ait rachetées, elles restent ondines à jamais.

Les sorcières ou *védmý* sont ornées de queues et ont le pouvoir de se métamorphoser en chats, en bœufs ou en moines. Les nuits de sabbats, on les voit chevaucher dans les airs sur des manches à balai.

Quant au *leschi*, ⁽¹⁾ il est capricieux, taquin, comme le sylvain, parfois même méchant comme le faune et le satyre. Le *vodiany*, esprit des eaux, habite le fond des lacs et des rivières, surtout près des moulins, et se plaît à attirer dans son humide royaume les passants imprudents qui s'approchent de ces lieux. Pourtant il protège les pêcheurs qui lui font des offrandes. Voici encore la *Baba-Jaga*, la plus redoutable de toutes les sorcières et des magiciennes; c'est une ogresse qui habite à la lisière des forêts, dans une cabane posée sur une patte de poule et tournant à tous les vents. Puis viennent enfin le serpent *Gorinitch* qui garde des trésors dans les antres des montagnes et le Rossignol meurtrier (*Soloveï Rasboïnyk*) qui siffle comme un serpent et hurle comme une bête féroce.

A une époque un peu plus avancée, nous voyons apparaître l'épopée qui célèbre les exploits des héros (*bogatyr*s) et leurs victoires sur les forces malfaisantes de la nature. Ce sont le géant Sviatogor, dont la terre a peine à porter le poids; le prince Volga-Bouslaévitch, souvenir épique du temps où la chasse était la principale occupation des peuples primitifs; Mikoula Sélianovitch, type de l'âge où les Slaves se livraient à l'agriculture. Les *bylines* et les *piesnis* qui célèbrent leurs exploits ressemblent un peu à nos vieux fabliaux et à nos romans de chevalerie. Vladimir est le Clovis, et Iaroslaf le Grand, le Charlemagne de la Russie. Mais le type le plus populaire de ces dieux, rabaissés à la taille de paladins, est sans contredit Ilia de Mouron, qui dépasse en majesté épique même le *Beau*

(1) *Leschi* vient de *less* = forêt.

Soleil Vladimir. Ilia, perclus et paralysé depuis trente ans, vit un jour deux vieillards divins s'approcher de sa couche : „Ilia de Mouron, fils de paysan, lui crient-ils, ouvre-nous tes larges portes, faisons entrer dans ta maison.“ — „Hélas! répond l'infirmes, voilà trente ans que je reste assis; je ne puis remuer ni bras ni jambes.“ Lève-toi, Ilia, sur tes pieds rapides, et ouvre-nous tes larges portes!“ Ilia se lève en effet, et va leur ouvrir. Les inconnus lui présentent alors une coupe remplie d'un certain breuvage. A peine a-t-il bu que „son cœur héroïque s'échauffe et que son corps blanc se couvre de sueur.“ — „Que sens-tu en toi, Ilia?“ demandent les étrangers. — „Je sens en moi une grande force.“ „Ilia, tu seras un grand héros; tu ne dois pas mourir en bataille. Livre donc combat à tous les héros et à toutes les héroïnes audacieuses. Seulement ne t'avise pas de lutter avec Sviatagor le *bogatyr*, car la terre peut à peine le porter; ne va point t'attaquer à Samson le fort: sur sa tête il y a sept cheveux divins; ne lutte pas avec le sang de Mikoula: il est chéri de la mère humide, la terre; n'en viens pas aux mains avec Volga: ce n'est point sa force qui le rend invincible, c'est sa ruse.“

Ilia accomplit des travaux dignes d'Hercule. Il se mit aussitôt à défricher la terre russe, arrachant les chênes des forêts comme un jardinier arrache les mauvaises herbes; puis, ayant acheté à un paysan une pauvre haridelle il la transforma, „en la promenant sous la rosée“ en un coursier héroïque. Puis Ilia se mit en campagne contre les monstres et les brigands qui infestaient alors le pays. Il tue le Rossignol meurtrier et toute une série d'autres héros légendaires, ennemis implacables de la sainte Russie. On le voit, dans cette *by-line* le merveilleux et la fantaisie occupent déjà une place plus restreinte et le héros se rapproche davantage de la réalité humaine.

Quant aux épithètes employées dans ces vers antiques, ce sont le plus souvent des expressions à la façon d'Homère. On saute sur ses pieds *rapides*, on prend son interlocuteur par ses mains *blanches*, on le baise sur ses lèvres *sucrées*. On ne sort pas du bois *ombrés*, de la campagne *rase*, des lacs *profonds*, des montagnes *grises*, de la mer *bleue*, du soleil *rouge* ou *beau*. Du reste, ce qui est *rouge* est presque toujours *beau* chez un peuple primitif. Les fleuves deviennent la *mère Volga* ou *notre père*, le paisible *Don*. La terre est notre *mère*, la terre *humide*, (épithète qui signifie sans doute *fort*, *robuste*, imbibé de sucs puissants.)

Enfin encore plus tard et à mesure que la domination des descendants de Rurik s'affermir chez les Slavo-Russes, l'épopée nationale fait place aux chants de la *droujina*. La *droujina*, composée à

l'origine de Varègues, était la garde particulière du grand-prince. Elle comptait dans ses rangs des bardes qui, dans les fêtes et au milieu des festins célébraient les exploits d'Ascol, d'Oleg et d'autres héros varègues.

Dans la Russie septentrionale, à Novgorod par exemple, ville commerçante et colonisatrice, la poésie populaire chantait de préférence la richesse des marchands et le courage de ceux qui s'aventuraient sur la mer ou dans des pays inconnus.

Tous ces chants, ces contes et ces légendes ont conservé ce parfum d'antiquité qui leur est propre. Le christianisme n'a pu exercer une influence plus ou moins grande que sur la forme ; les noms des anciens dieux et déesses ont été remplacés par des noms de saints ou de saintes. C'est ainsi qu'il a pu honorer saint Dimitri et saint Georges, les tueurs de dragons, saint Jean qui tonne au printemps, saint Elie qui rappelle Ilia de Mouron, saint Blaise qui a succédé à Voloss comme gardien des troupeaux, saint Nicolas ou Mikoula, patron des laboureurs comme Mikoula Sélianinovitch, saint Cosmas ou Kouzma, protecteur des forgerons et qui a pris la place du *kouznets*, mystérieux forgeron qui, dans les montagnes du nord, forgeait les destinées des hommes. Dans certains chants populaires Did-Lado, déesse de la fécondité, est remplacée par la Vierge Marie et c'est alors saint Jean qui prend la place de Péroune. Comment ne pas reconnaître le mythe du printemps et des pluies fécondantes accompagnées de tonnerre dans cette chanson de la Russie — Blanche qu'on répète à la Saint-Jean: „Jean et Marie — se baignaient sur la colline. — Tantôt Jean se baignait, — la terre était ébranlée. — Tantôt Marie se baignait, — l'herbe germait ?“

En général les chansons lyriques, qui nous occupent, se rapportent à telle ou telle autre époque de l'année, à tel ou tel autre événement de la vie journalière. Ainsi nous avons les *koliadki* ou chansons de Noël, les chansons de la nouvelle année, de l'Épiphanie, du Carnaval, de Pâques, de la Pentecôte, de la Saint-Jean; celles qui célèbrent la mort de l'hiver, la naissance du printemps, le temps de la moisson, etc. La plupart, — nous l'avons déjà fait entendre — sont des restes de l'antiquité païenne; mais ayant perdu le caractère religieux qu'elles possédaient jadis, elles ne servent plus que de passe-temps à la jeunesse des campagnes et se rattachent à certaines coutumes et traditions qui se sont conservées parmi le peuple.

Les *koliadki* célèbrent ordinairement la bonté et la générosité du maître et de la maîtresse de la maison. Les enfants ou les jeunes

gens qui viennent les chanter sous les fenêtres des isbas, reçoivent en récompense quelques pièces de monnaie ou autres bagatelles. Dans beaucoup de provinces la coutume de chanter ces chansons de Noël a complètement disparu ; mais en Petite-Russie et dans la Russie Blanche on peut les entendre encore. Des allusions au Christ et à la Sainte-Vierge s'y rencontrent fréquemment et on pourrait sous ce rapport les rapprocher de nos *Noëls* jurassiens. (1)

Une coutume très originale se rattache à ces *koliadki*. La veille de Noël, tandis que les jeunes gens se masquent et vont d'une maison à l'autre, les jeunes filles se réunissent autour de la table de famille pour dire la bonne aventure et deviner ce que leur réserve l'avenir. La récolte sera-t-elle bonne à la saison prochaine ? Y aura-t-il des fiançailles, ou bien le sort plus cruel ne réserve-t-il que des jours moroses ? A cet effet, on place au milieu de la table une soupière ou une grande terrine remplie d'eau et dans laquelle les jeunes filles jettent bagues, boucles d'oreilles et autres ornements. La terrine est alors recouverte d'un linge, et tandis que les objets sont repêchés un à un, les jeunes filles chantent des chansons spéciales dont quelques-unes prédisent le bonheur, d'autres, au contraire, ne parlent que d'insuccès et de déboires. C'est alors, à chaque couplet, le sort réservé à celle dont l'objet vient d'être retiré.

Mais les chansons les plus poétiques sont celles qui se rapportent à la belle saison et aux travaux de l'été. C'est, en effet, une jouissance et une ivresse que de voyager dans le steppe lorsque le printemps le couronne de rayons et de verdure. Alors les tiges montent en fusées et retombent en pluie de perles et d'étoiles de boutons de fleurs. L'écorce des arbres se déchire, pareille à un corsage trop étroit. Les oiseaux de passage reviennent, traversent les airs en longues troupes, s'abattent au bord des étangs et des rivières débordées. Du milieu des flots grossis par la fonte des neiges, les îles des fleuves émergent de nouveau, laissant flotter dans le courant les longues branches des saules, comme des chevelures de femmes

(1) Voir dans les „Actes de la Société jurassienne d'Emulation“, année 1890, l'article de M. C. Hornstein : *Noël et les traditions populaires du Jura* ; et dans l'année 1899 : *Les traditions populaires en Ajoie* par M. l'abbé A. Daucourt.

noyées. Debout sur les *kourganes* (1), sur ces anciennes collines qui cachent des tombeaux préhistoriques, on aperçoit de grands aigles, prenant des poses héraldiques, cependant que des éperviers planent en décrivant des cercles noirs dans l'azur. L'air est plein de cris harmonieux ou stridents, de chants d'oiseaux, de bourdonnements et de susurrements d'insectes. Au crépuscule les cailles jettent leur note monotone et les perdrix font entendre leur appel. Un concert formé de mille voix, des aubades et des sérénades délicieuses réveillent la nature, cette belle aux champs dormants qui, toujours aussi jeune, rouvre les yeux au milieu de son palais restauré et refleurit.

En juin et en juillet les foins du steppe sont mûrs. Des centaines de robustes faucheurs et de riantes faneuses entrent en ligne de bataille et commencent la fenaison. Au commencement de septembre arrivent les joyeuses armées des moissonneuses et des moissonneurs avec leurs faux et leurs faucilles étincelant au soleil et leurs râteaux et leurs fourches de bois aux formes contournées et bizarres. Le soir venu, tous ces travailleurs et ces travailleuses se réunissent autour d'un grand feu et tandis que les uns font un brin de causerie, d'autres jouent du chalumeau ou de la *bandoura* (sorte de vielle). Le dimanche on danse et les rondes se forment et tournent doucement. Parfois c'est une espèce de dialogue qui s'engage entre les jeunes filles et les jeunes gens : „ — Belle jeune fillette, — Abreuvez mon cheval ! — Non, mon cœur, c'est impossible ; — Je ne suis pas encore à vous. — Quand je serai votre femme, — J'abreuverai vos deux chevaux, — De l'onde de la plus pure fontaine, — Avec un seau tout neuf.“

Cela paraît d'une simplicité et d'une naïveté extrêmes ; mais combien cette chanson est fraîche et délicieuse dans le cadre incomparable de l'original !

Parfois aussi ce sont des chansons inédites, improvisées en dansant, des couplets jetés comme une ritournelle à travers l'espace : „ — Jadis, quand nous nous aimions, — Les arbres morts reverdissaient. — Maintenant que nous ne nous aimons plus, — Les beaux arbres verts se dessèchent.“

(1) Les *kourganes* sont les tombeaux des anciens Scythes. Ce sont des monticules qui forment çà et là dans la plaine des bosses vertes, pareilles à de grandes vagues. Les Scythes se faisaient enterrer sous ces tertres artificiels avec leurs chevaux, leurs armes, leurs bijoux et avec les cadavres des serviteurs et des femmes esclaves qu'on immolait sur leur tombe.

Ou bien encore c'est un chant d'amour d'une note gaie comme celui-ci : „ — Une colline est haute, — Et l'autre est plus basse. — Une fillette est loin de moi ; — L'autre se trouve plus près. — Chez celle qui habite loin de moi, — Il y a des bœufs et des vaches. — Celle qui habite près de moi n'a que ses sourcils noirs. — La fillette lointaine, — Je la donne à un autre. — Et je cours chez ma chère voisine!“

Pendant les jours chauds de l'été on peut voir quelquefois un voyageur s'approcher du puits qui, en Russie, se trouve d'ordinaire à côté de chaque chaumière de paysan, afin de se désaltérer. A sa vue accourt une jeune fille, belle, accorte, souriante. C'est la fille de la maison. Et nous assistons maintenant à une scène presque biblique ; car cette nouvelle Rébecca désaltère cet Eliézer du steppe, et rien n'est plus touchant que de la voir, la chemise retroussée sur ses bras nus et faisant pencher aux lèvres du gars un vase en bois rempli de l'eau la plus pure. Il en est ainsi dans la chanson : „ — O Ivan, si tu veux boire, — Nous boirons ainsi toujours ensemble ; — Ensemble nous ferons le chemin de la vie, — Ton bras soutiendra mon bras — Et mon bras soutiendra le tien, — Et nous tâcherons d'égayer deux maisons ; — La maison de ton père — Et la maison du mien !“

Une coutume très ancienne, ayant conservé plus que toute autre son caractère païen, c'est la fête de *Radounitza* qui a lieu d'habitude le lundi après Quasimodo. Ce jour est consacré aux morts, à peu près comme dans les pays catholiques la fête de la Toussaint. Seulement la cérémonie n'y ressemble en rien. Les villageois se rendent alors au cimetière et dans le but de faire plaisir aux morts, ils organisent sur leurs tombes des festins et des réjouissances, pour ne pas dire des orgies. Cette coutume, il est vrai, tend à disparaître ; nous y avons cependant assisté, il y a quelques années, dans un village du gouvernement de Podolie. A Odessa elle subsiste également, et pourtant cette ville est de fondation tout à fait récente (1794).

La Saint-Jean est la fête du solstice d'été. On la célèbre encore dans beaucoup de pays ; mais en Russie elle a un cachet particulier, surtout en Ukraine, la contrée par excellence des traditions populaires. C'est ainsi qu'à la veille de la Saint-Jean, les jeunes gens allument de grands feux, par dessus lesquels ils sautent et à travers lesquels ils font passer chevaux, brebis, génisses et vaches. Le feu, d'après la croyance, rend plus robuste et préserve de la maladie. D'autres vont dans la forêt chercher la fougère miraculeuse qui pen-

dant cette nuit a des fleurs couleur de feu et le pouvoir d'aider à découvrir des trésors enfouis dans la terre. „— O Saint-Jean, fête de Saint-Jean, — dit la chanson, — Donne-nous des cuves pleines d'or. — Voici, la fougère fleurit! — Je m'assiérai près d'elle, — Près d'elle je passerai la nuit, — Puis, au jour, je la cueillerai. — Et quand je serai riche, riche, — J'achèterai le monde entier.“ A toutes ces manifestations plus curieuses les unes que les autres, se rattachent enfin celles observées pendant les fiançailles et le mariage, de même que les complaintes de funérailles. Ce sont celles que nous pourrions appeler les traditions rituelles (obriadovy).

Rien de plus intéressant qu'une noce villageoise en Russie. C'est en effet un véritable „jeu dramatique“ en quatre phases ou moments, pour ne pas dire actes. Le peuple dit *jouer à la noce*, et ce jeu tout moyenâgeux dure d'ordinaire deux à trois jours entiers. Alors le plaisir ne connaît plus de bornes et les chansons retentissent jusque bien avant dans la nuit. Le plus souvent on ne se marie qu'en automne, quand on a suffisamment de blé, de légumes et de lard pour tenir table ouverte et assez d'argent pour acheter de l'eau-de-vie, car l'eau-de-vie dans le steppe doit remplacer le vin. Mais n'anticipons pas. Nous disions donc que toute noce russe se divise en quatre phases ou moments principaux.

C'est d'abord la demande en mariage (swatovstwo). Le fiancé choisit quelques-uns de ses meilleurs amis ainsi que deux marieurs et les envoie chez les parents de l'élue de son cœur. Là, on leur fait les honneurs, mais ne sachant pas, ou plutôt feignant de ne pas savoir à qui l'on a à faire, on leur demande d'où ils viennent, de quel lointain pays, de quel royaume. Alors l'un des marieurs, le plus hardi sans doute, s'apprête à un discours plein de finesse et de ruse et dans lequel il se fait passer, lui et ses camarades, pour chasseurs ou pêcheurs venus de loin, poursuivant un renard ou une belette, dont la piste sur la première neige d'automne les a conduits jusqu'au seuil de cette porte. Si la demande en mariage est agréée les jeunes gens après en avoir fait part à qui de droit reviennent. Mais cette fois ce ne sont ni les chasseurs, ni les pêcheurs dont parlent les chansons, mais de simples négociateurs qui viennent conclure le marché. C'est là ce qu'on appelle les *fiançailles* ou plutôt les *accordailles* ou *accords*. Le marché conclu, on se donne l'accolade et l'on se prépare maintenant pour la noce qui aura lieu bientôt. Le *korowai* traditionnel ne saurait manquer sur la table nuptiale, pas plus qu'un coq et une poule rôtis.

Le *korowai* est un gâteau symbolique sur lequel on place un

jeune sapin orné d'épis, de baies de sorbier et de bougies de cire. On ne fait pas cette espèce de pâtisserie comme un gâteau ordinaire. Quand la pâte a été retirée du pétrin et roulée en boule, on y plante cinq bougies allumées et l'on met solennellement le gâteau au four. Cette cérémonie, dont on ne connaît pas trop la signification, est accompagnée de chants de circonstance dans lesquels les noms des fiancés reviennent fréquemment, mêlés à ceux de la Vierge, du soleil, de la lune, des étoiles et d'une pierre blanche énigmatique située „au-delà des monts, au-delà des mers.“

Mais le moment le plus intéressant d'une noce russe est sans contredit le *diévitchnik* ou „soirée virginale“, c'est-à-dire la soirée chez la fiancée à la veille du mariage. Alors tous les parents, de près et de loin, se réunissent dans la maison de la fiancée et les jeunes filles, ce soir-là, chantent sans trêve et sans relâche. Que pourraient-elles bien célébrer ainsi, si ce n'étaient les jeunes fiancés et le bonheur qui les attend ? Et pourtant l'air de ces chansons est d'une mélancolie sans pareille. La plupart des paysannes russes portent leurs cheveux en une magnifique natte qui descend sur le dos. Mais le soir du *diévitchnik* cet ornement disparaît à tout jamais sous le mouchoir des *moloditza* (1). Cette besogne incombe aux vieilles matrones qui s'approchent de la fiancée en chantant : „ — Nous te coiffons, notre sœur, — En te souhaitant bonheur et santé ; — Sois saine comme l'eau, — Féconde comme la terre, — Vermeille comme la rose, — Belle comme le printemps.“ D'autres mélodies célèbrent les beautés d'une tresse opulente, les charmes d'une vierge, les rubans multicolores et les couronnes de fleurs dont les paysannes aiment à s'orner. Pendant tout ce temps la fiancée pleure son sort. Ne sachant ce que la vie va lui réserver, elle fait ses adieux à son passé et à sa belle tresse. Souvent dans ces chansons le fiancé est qualifié des noms „d'oppresseur“, de „ravisser“ et d'autres termes semblables ; tandis que la tresse s'appelle *krassa* (ornement, embellissement) et le ruban qui sert à l'orner *volia*.

Enfin le lendemain a lieu la noce proprement dite. Dès le matin tout le village est en l'air. Le fiancé, accompagné des parents et des amis, arrive au galop, en chariot ou en traîneau suivant la saison, devant la maison de sa future. Les trois chevaux de l'attelage ont la tête caparaçonnée de rubans, ornée de clochettes et de mouchoirs rouges. La porte est fermée ; il frappe : „Que voulez-vous ?“ deman-

(1) On appelle ainsi une jeune femme mariée.

dent les garçons d'honneur de l'épouse. — „Nous venons chercher notre chère fiancée“, répondent les garçons de noce du mari. — „Nous ne vous la donnerons que si vous payez“. — „C'est bien, nous payerons“. — „Cent roubles!“ — „Non, la moitié!“ — „Marché conclu, entrez.“

Et la porte s'ouvre; le promis donne quelques kopecks et va prendre place à table, à côté de la jeune fille, dont la tête est soigneusement recouverte d'un mouchoir. Elle reste ainsi voilée comme une Orientale jusqu'à ce qu'elle soit conduite devant le prêtre.

Tandis que les parents et les invités mangent, boivent, chantent, les fiancés se tiennent immobiles et silencieux, sans prendre part au festin. Ils doivent être à jeun pour recevoir la communion. On procède ensuite à une cérémonie touchante. Les parents, jeunes et vieux, même les enfants, bénissent les futurs époux, qui inclinent devant eux leur front jusqu'à terre et reçoivent chacun une image sainte et un pain noir, sur lequel on a mis une pincée de sel. Enfin le cortège se rend à l'église où la cérémonie nuptiale s'accomplit.

Au retour on s'attable de nouveau. Les époux, à qui l'on donne maintenant le titre de prince et de princesse, mangent, boivent, cherchent à s'égayer. Quand un convive boit à leur santé, il ne manque jamais d'ajouter: „Comme cette eau-de-vie est amère! Sucrez-la.“ Et toutes les fois que cette phrase sacramentelle est prononcée, les mariés doivent s'embrasser.

Après le repas, on conduit le couple dans la chambre nuptiale, et la soirée s'achève dans l'ivresse, les chants et la danse.

Passons maintenant aux complaintes d'enterrement. Elles sont tristes comme leur nom l'indique et le peuple, dans sa naïveté encore toute primitive, les a parsemées de mots et d'expressions allégoriques, noms d'oiseaux, de fleurs et d'archanges. C'est que d'après la croyance, les morts restent en rapport constant avec les vivants. Ils continuent à partager leurs joies et leurs peines, leurs plaisirs et leurs déboires. C'est ce qui explique, entre autres, la fête de Radounitza dont nous avons parlé plus haut. Dans certaines provinces on continue, après la disparition d'un membre de la famille, à mettre son couvert à table, à la place habituelle. Ailleurs on met dans la chambre qu'il habitait une cruche avec de l'eau et un essuie-main, afin qu'il puisse laver, blanchir son âme. Il arrive même que l'on mette dans le cercueil de l'argent et des aliments, car le chemin est long d'arriver jusqu'au ciel.

Voici une complainte d'enterrement: „Ma mère, ô ma colombe grise, me voilà aussi seule qu'un épi dans un champ désert; la

froide terre va te couvrir !... O froide terre, est-ce toi qui seras ma mère désormais ? M'appuierai-je sur ton sein pour que tu me caresses ? Te demanderai-je des conseils ? O froide terre, rends-moi celle qui me portait dans ses bras, celle dont le sein m'a nourrie ! Mais tu ne me la rendras pas. La mort me l'a prise et te l'a donnée pour toujours."

Quant aux superstitions qui ont une grande analogie avec celles que l'on rencontre dans d'autres pays, elles sont nombreuses. Ainsi, on célèbre encore dans plusieurs villages par des chants et par des danses la fête de la déesse slavonne Dida et de son fils Lado, et l'on tire des augures d'un arbre orné de rubans qu'on abandonne au courant de la rivière. Dans la Russie Blanche, en Volhynie, il n'est pas de chaumière qui n'ait son serpent sacré, et les paysans vont encore jeter des pièces de monnaie au fond de certaines sources pour leur demander la guérison. Les bouleaux et les chênes sont des arbres sacrés ; d'autres plantes ont le pouvoir de faire aimer. Il y a des mots cabalistiques qu'on prononce pour dissiper l'orage, pour guérir la fièvre, pour chasser les revenants qui sortent la nuit, enveloppés de leur linceul, et attaquent le voyageur qui passe près des cimetières. Le chiffre 13 joue également un grand rôle dans les superstitions du peuple russe. Lorsqu'il y a treize personnes à table, la dernière qui s'est assise doit mourir dans le courant de l'année. Dans la noblesse, lorsque pareil cas se présente, le plus jeune des convives prend place à une autre table qu'on lui dresse à cet effet. Nous avons vu des dames, de la plus haute société, faire asseoir leur femme de chambre à table pour éviter le nombre treize. Un verre ou une glace cassés, du sel renversé, le chien qui hurle la nuit, le hibou qui crie sur le toit d'une maison, trois chandelles allumées dans la même chambre, un pope qui croise votre chemin ce sont là autant de signes de malheur. En France, le vendredi est regardé comme un jour déplorable ; en Russie, c'est le lundi : ce jour-là, on ne se met pas en voyage et l'on n'entreprend aucune affaire.

Dans toutes les traditions et les chansons que nous venons de passer en revue, nous retrouvons des traces très visibles des anciens cultes de la Slavie. Leur rapport avec la mythologie est incontestable, mais partout nous voyons ce cachet original qui distingue ce qui est russe et qui a fait dire à M. Rambaud : „La Russie a dans ses cantilènes ce que nulle autre nation ne possède peut-être aussi complètement : l'histoire d'un peuple par lui-même." Aussi, les grands écrivains russes purent-ils se retremper sans peine au contact du gé-

nie populaire. C'est là que Pouchkine trouva le sujet de ses chefs-d'œuvre, et c'est dans les veillées du village que l'immortel Gogol puisa sa nouvelle intitulée *Vyi* ou *Gnomes*.

Ce qui nous a frappé au cours de nos études sur les traditions populaires de la Russie, et ce que nous voudrions encore relever ici, c'est le rôle peu enviable qu'y joue parfois la femme, souvent brutalisée et peu estimée par le moujik comme nous pouvons le voir dans la chanson suivante que nous avons entendue un jour de fête dans une petite ville industrielle du gouvernement de Moscou: „ — Près du bois, du bois, du petit bois, — Volait une colombe au plumage bleuâtre ; — Elle volait en roucoulant: — „Vole, petite colombe au plumage bleuâtre, — Vole vers la maison de mon père, — Porte-lui, petite colombe, la nouvelle, — Que mon mari m'a battue hier.“ — L'insensé m'a battue en me disant: — Renonce, femme, à ta volonté, à cette volonté que tu as héritée de ton père!“ — Ah! dusses-tu me battre à me briser, je ne renoncerai pas à faire ma volonté!

— Vole, petite colombe au plumage bleuâtre, — Vole vers la maison de ma mère; — Porte à ma petite mère, petite colombe, la nouvelle que mon mari m'a battue hier. — L'insensé m'a battue en me disant: — „Renonce, femme, à ta paresse, à cette paresse que tu as héritée de ta mère!“ Ah! dusses-tu me battre à me briser, je ne renoncerai pas à ma paresse !. .“

Il ne faudrait cependant pas se faire d'illusion au sujet de cette chanson, et l'histoire nous en donnera quelques explications. En Russie, comme dans la Rome des Douze Tables, la femme était une mineure perpétuelle. Les moines russes traduisirent à son usage les sermons des moines du Bas-Empire qui enjoignaient à la femme „d'obéir à son mari comme l'esclave obéit à son maître“, de se considérer comme „la chose de l'homme“, de ne pas se laisser appeler *gospoja* ou maîtresse, mais de considérer son époux comme son *gospodine* ou seigneur. Le père de famille a droit de correction sur elle comme sur ses enfants ou des esclaves; le prêtre Silvestre, dans son *Domostroï* (1) recommande seulement de ne pas employer de bâtons, ni d'instruments de bois ou de fer, de ne pas l'humilier en la frappant devant ses gens, mais de la prendre en particulier et de lui appliquer, sans colère ni violence, une correction modérée.

(1) Le *Domostroï* ou *Economie domestique* du pape Silvestre, l'aumônier d'Ivan le Terrible, donne la caractéristique de la civilisation russe, comme le *De re rusticâ* de Caton donne celle de la civilisation romaine.

Aucune femme n'aurait osé se soustraire à ce châtement ; la plus robuste se laissait battre par un mari débile. Le proverbe russe disait : „Je t'aime comme mon âme et je te bats comme ma pelisse.“ Herberstein cite une Moscovite qui, ayant épousé un étranger, ne s'en croyait pas aimée parce qu'elle n'en était pas battue.

En Petite Russie cependant, nous n'assistons pas à de pareils excès. C'est que les Grands Russiens et les Petits Russiens sont deux peuples historiquement tout différents ; même leur langue présente des caractères dissemblables, sur lesquels du reste nous ne saurions nous arrêter ici. Tandis que ceux-là sont restés esclaves et ignorants depuis des temps immémoriaux, les habitants de l'Ukraine ont colonisé les steppes du sud et conquis le désert sur les Tatars. Les Polonais, pour les attirer dans leurs parages, leur avaient accordé vingt ou trente années de liberté absolue. Grâce à cette liberté le désert se peupla avec une rapidité inouïe et sur cette terre vierge se forma bientôt une nation nouvelle qui ne connaissait pas le servage. Mais la mésintelligence grandissait entre le gouvernement aristocratique de la Pologne et la population de la Petite-Russie, et lorsqu'enfin les seigneurs polonais voulurent traiter en serfs ces libres colons de l'Ukraine, les *kobzars*, ces chanteurs aveugles commencèrent à parcourir les villages en chantant la chanson de la *Pravda* (justice) : „Dans le monde, il n'est point de justice ; de justice on ne trouvera point ; maintenant la justice vit sous les lois de l'injustice. — Aujourd'hui la justice est en prison chez les seigneurs ; l'injustice est assise à son aise avec les *pans* ⁽¹⁾ dans la salle d'honneur. — Aujourd'hui la justice reste debout près du seuil ; l'injustice trône avec les *pans*, et l'on verse à l'injustice l'hydromel dans les coupes. — Oh ! justice, notre mère aux ailes d'aigle, où te trouver ? — L'homme qui veut encore accomplir la justice, que Dieu lui envoie de là-haut des jours de bonheur !“ Ils chantèrent tant, ces poètes errants, que le peuple composé de plusieurs tribus guerrières finit par se révolter et par tourner définitivement ses regards du côté de la Moscovie. Cela se passait au XVI^e siècle.

On comprendra dès lors pourquoi la Petite Russie a une poésie beaucoup plus colorée et beaucoup plus intense que les provinces du Nord, où le sol est resté plus aride et où il ne présente pas ces beautés naturelles dont parlent les chantres de l'Ukraine. La Petite Russie a, en effet, des charmes incontestables. Pour vous le prouver et pour terminer cette étude déjà trop longue, permettez-

(1) *pan*, mot polonais signifiant seigneur, monsieur.

moi de vous donner en traduction une page de ce même Gogol que j'ai déjà cité et qui est le poète par excellence de la Petite-Russie :

„Connaissez-vous les nuits de l'Ukraine? Non! vous ne les connaissez pas! Voyez, la lune regarde au milieu du ciel; la voûte céleste infinie s'étend, s'élargit et devient encore plus infinie; elle brûle et aspire; toute la terre brille d'un éclat argentin; l'air est merveilleux, frais et étouffant à la fois, plein de douceur; c'est un océan de parfums. Nuit divine! Nuit enchanteresse! Les forêts, pleines de ténèbres, sont immobiles et projettent leurs ombres immenses. Les étangs sont calmes; le froid et l'obscurité de leurs eaux sont tristement enfermés dans les murailles d'un vert sombre des jardins. Les buissons, encore vierges de putiers et de mérisiers, étendent timidement leurs racines dans la terre froide, et de temps en temps agitent leurs feuilles, comme s'ils étaient furieux et indignés de ce que le beau zéphir, le vent de la nuit, soudain se glisse en eux et les couvre de baisers. Tout le paysage dort. En haut tout respire, tout est beau, solennel. L'immensité et le merveilleux saisissent l'âme; et des foules de visions argentines sortent avec harmonie de ces profondeurs. Nuit divine! Nuit enchanteresse! soudain, tout s'anime, les forêts, les étangs, les steppes. Le tonnerre majestueux du rossignol de l'Ukraine retentit et il semble que la lune, pour l'écouter, s'arrête au milieu du ciel.“

Odessa, mars 1914.

